

Le Magazine des écrivains

Grand entretien



Ismaïl Kadaré dans son appartement parisien, en octobre 2008. Derrière lui, une sculpture de l'artiste suisse Gaspard Delachaux, inspirée de son roman Le Firman aveugle (1984).

Ismail Kadaré

« Il n'y a pas trois vérités, il y en a treize, il y en a trente »

Il fut longtemps l'incomparable conteur d'une autre planète aux portes de l'Europe : l'Albanie d'Enver Hodja. Toujours aussi prolifique, Kadaré revient avec nous sur le grand hiver passé et sur ses préoccupations actuelles.

Propos recueillis par ALEXIS LIEBAERT, photos DEREK HUDSON

Plus de soixante livres, romans, recueils poétiques, essais, pièces de théâtre : en presque cinquante ans de vie littéraire, Ismail Kadaré a expérimenté tous les genres. Mais ce sont d'abord les romans, dès 1963 avec *Le Général de l'armée morte*, qui ont fait sa renommée internationale, miraculeuse pour un écrivain ayant œuvré dans l'un des régimes les plus autarciques et ubuesques qui aient été, l'Albanie d'Enver Hodja. Kadaré est resté coincé dans l'étau de Tirana jusqu'en 1990, année où il décida de demander l'asile politique à la France. Rencontre avec l'une des plus grandes figures de la littérature mondiale, dont le dernier roman, *L'Accident*, est sorti cet été.

Vous vivez maintenant à Paris. Peut-on parler d'un exil ?

ISMAÏL KADARÉ. Non, on ne peut pas parler d'exil. Je partage aujourd'hui ma vie entre Paris et Tirana, moitié-moitié. Pendant une période, en effet, on a pu parler d'exil, mais j'avais annoncé en quittant mon pays que je reviendrais dès que la démocratie serait installée. Quand j'ai quitté l'Albanie, c'était parce que je pensais que cela contribuerait à accélérer le processus démocratique. C'était pour moi la seule manière d'essayer de faire quelque chose. À cette époque, le pouvoir communiste, effrayé par ce qui se passait en Roumanie, avait promis de changer les choses. Mais ce n'était qu'un leurre. Il me fallait donc trouver d'urgence une caisse de résonance, un espace où m'exprimer pour dénoncer l'hypocrisie du pouvoir, parce qu'on ne pouvait rien dire là-bas : trois lignes, rien que trois lignes critiques, et c'était la prison. Mais je savais en partant que je reviendrais.

Pourquoi avoir choisi la France ?

Pour moi, il était tout naturel d'aller en France. C'était le pays étranger où j'avais le plus d'amis, le premier où mes livres ont été traduits, et j'avais pu m'y rendre plusieurs fois à l'invitation de mon éditeur, Claude Durand, alors qu'à l'époque il était très difficile pour un Albanais de quitter son pays.

N'avez-vous jamais été tenté d'écrire en français ?

Non, d'abord parce que je ne peux pas. Je n'ai pas le niveau technique pour écrire dans votre langue. Ensuite parce que je ne veux pas renoncer à la mienne. L'albanais est une langue indo-européenne qui possède à la fois toutes les qualités des langues nordiques et celles des langues latines, ce qui en fait une parfaite machine pour un écrivain. Elle a la puissance de composition des premières et la richesse des secondes.

Votre dernier livre, L'Accident, relate une enquête autour des relations amoureuses entre un diplomate et une jeune femme.

Peut-on parler de roman d'amour ?

Si pour vous c'est un roman d'amour, alors c'est un roman d'amour. Mais j'ai beaucoup de mal à ranger mes livres dans une catégorie. À mes yeux, c'est seulement de la littérature. **Pourquoi avoir choisi cette forme d'enquête pour finalement, j'insiste, parler d'amour ?**

Je pourrais vous répondre que c'est une forme littéraire classique, que j'ai déjà utilisée plusieurs fois. Mais, au fond, je ne sais pas. Une forme littéraire, c'est quelque chose qui s'impose à vous, qui naît avec le sujet mystérieusement, sans vraiment vous laisser de choix. Il est très difficile de parler d'un livre qu'on a écrit. C'est quelque chose qui est sorti ■■■■

Grand entretien

de vous, qui vient d'un mécanisme caché au fond de votre être. Alors inutile d'essayer de l'expliquer. Si vous parlez d'un livre avant de l'avoir écrit, vous parlez d'un autre livre ; de même si vous en parlez pendant que vous l'écrivez, et c'est encore pire après. Bien sûr, vous essayez de dire la vérité, mais ce ne peut être la vérité, c'est seulement l'une des trois vérités. Et il n'y en a pas juste trois, il y en a treize, il y en a trente.

La politique est très présente dans ce roman, comme souvent chez vous. Peut-on dire que vous êtes un écrivain politique ?

Sûrement pas. De toute manière, je déteste que l'on cherche à me ranger dans une case. Je suis un écrivain, et la politique fait partie de ma vie comme de la vôtre, au même titre que la maladie, la guerre, etc. Il s'agit d'un cadre intéressant, avec sa dramaturgie propre, mais c'est un cadre comme un autre.

Vous récusez le terme d'écrivain politique. Vous êtes pourtant intervenu à plusieurs reprises dans la vie publique de votre pays et de l'Europe. Je pense par exemple au conflit du Kosovo : vous avez durement pris parti contre les Serbes...

Cela n'a rien à voir. Je suis un citoyen, comme vous, comme des millions de gens. Cela fait partie de mon humanité. Comme j'étais très connu dans les Balkans, je me devais d'intervenir. Je n'avais pas le choix, je ne pouvais pas dire : « Non, non, je ne déclarerai rien, je suis un écrivain, tout cela ne me regarde pas. » Mais je n'ai jamais pensé à jouer un rôle politique. Plusieurs personnes en Albanie m'ont demandé de faire de la politique, de devenir ministre, voire même de diriger le pays. Ils étaient sérieux, parce qu'il y a dans les Balkans toute une tradition d'écrivains prophètes, d'écrivains guides. J'ai évidemment refusé.

À quel âge avez-vous vraiment commencé à écrire ?

Je pourrais comme beaucoup d'autres vous dire que j'ai commencé à écrire à 11 ans, même avant. Comme tous les enfants, j'ai écrit des petits textes à 9 ans, mais ce n'est pas sérieux, cela ne compte pas. J'ai été publié pour la première fois dans une revue, quand j'étais lycéen. Des poèmes. Mais pour moi la littérature commence avec mon premier roman, écrit à 23 ans, quand j'étais étudiant à Moscou à l'Institut Gorki, le cœur de la littérature soviétique, la machine à fabriquer des écrivains communistes.

Vous n'avez jamais été un adepte du « réalisme socialiste » que l'on enseignait alors dans la capitale de l'URSS...

Je ne sais pourquoi, dès que je suis arrivé là-bas, je me suis senti supérieur... Le réalisme socialiste, tout le monde en parlait, mais personne n'avait jamais précisé clairement de quoi il s'agissait. En réalité, cela reposait sur quelques règles, vagues, mais que tout le monde avait intégrées. Premièrement, il fallait être plein d'espoir et écrire une littérature « printanière ». Mon intuition de jeune écrivain était au contraire qu'il fallait changer le climat, opposer une sorte de « déviationnisme climatique » à leur « météodogmatisme ». Résultat, dans mon premier roman, il pleut dès la première page, et jusqu'à la dernière. Du coup, la question la plus gênante pour moi quand je suis venu pour la première fois en Occident, c'était : « Pourquoi pleut-il sans cesse dans votre roman ? L'Albanie est pourtant un pays méditerranéen... » La deuxième règle du réalisme socialiste tenait au respect du « héros positif » ; or, le « héros positif », c'est la mort de la

littérature. Dans mon premier roman, j'ai donc choisi deux héros qui étaient des charlatans, de jeunes escrocs, qui, en plus, gagnaient à la fin. La troisième règle consistait à cultiver la haine de classe. Si vous ne la ressentiez pas, vous étiez un humaniste – en Albanie on disait un « humaniste surclassien » –, un traître qui refusait de croire à la lutte des classes. Toutes ces règles, je les refusais du plus profond de mon être. Si vous lisez mon premier roman, qui n'est pas *Le Général de l'armée morte*, mais un livre court intitulé *La Ville sans enseignes*, que j'ai commencé à écrire là-bas, vous verrez que c'est presque un contre-manuel de littérature prolétarienne, le contraire exactement de ce que l'on nous enseignait à Moscou.

Et il a été édité en Albanie ?

Pas exactement. Quand je l'ai montré à un ami, il m'a dit : « Tu es fou, détruis ce manuscrit, il ne peut que t'apporter des ennuis. » J'ai donc choisi une voie médiane. J'ai extrait une vingtaine de pages, que j'ai à peine modifiées, et que j'ai fait publier dans le journal de la jeunesse. Le texte a été aussitôt interdit par le pouvoir, et le chef de la jeunesse albanaise qui l'avait fait publier a été blâmé. J'ai quand même persévéré et j'ai écrit *Le Général de l'armée morte*. Quand je l'ai apporté au comité de lecture, on m'a dit : « Impossible, c'est un roman sur la lutte antifasciste, et tu ne mentionnes même pas le rôle du Parti. » J'ai repris mon manuscrit et j'ai compris que, si je le modifiais, ce ne serait plus le même livre ; alors j'ai juste ajouté une phrase anodine où je citais Enver Hodja. Les censeurs n'avaient plus le choix : impossible d'interdire un livre qui citait le tyran. Il est donc paru et a remporté un grand succès populaire, la critique officielle – la seule qui existait – étant elle plutôt sévère.

C'est ce roman qui a été publié en France.

Oui, de manière curieuse, d'ailleurs. Il y avait à Tirana une maison d'édition qui traduisait les romans albanais dans des langues étrangères. Le mien est tombé par hasard sous les yeux de Pierre Paraf, qui dirigeait la revue *Europe*. Il s'est enthousiasmé, il l'a donné à un éditeur à son retour. Quand j'ai appris que le roman était publié en France, j'étais plus que ravi, et j'ai commencé à apprendre le français. Pour un écrivain d'un pays stalinien, être publié en Occident constituait



« Selon le réalisme socialiste, il fallait écrire une littérature "printanière". Résultat, dans mon premier roman, il pleut dès la première page, et jusqu'à la dernière. »

Chez lui, à deux pas du jardin du Luxembourg. Kadaré partage aujourd'hui son temps entre Paris et Tirana.



un choc, tenait presque de la réincarnation. Imaginez : vous êtes écrivain dans le pays le plus dur du bloc communiste et vous êtes par hasard publié dans toute l'Europe. Jusque-là, je doutais parfois. Je me demandais : ce que j'écris, est-ce vraiment de la littérature ? Est-ce que l'on peut vraiment faire de la littérature dans un pays où l'on est en quelque sorte prisonnier ? J'étais très heureux, mais je me trouvais aussi confronté à une énorme difficulté : comment exister dans ces deux mondes, puisque l'Occident était l'ennemi numéro un de l'Albanie ? Déjà les caciques du Parti disaient : « S'il est apprécié de nos ennemis, c'est qu'il est lui-même un ennemi. »

Vous devenez un écrivain avec deux publics : un public libre, et le public albanais, prisonnier. Il fallait choisir. Ou bien j'arrêtais d'écrire. Ou bien j'écrivais pour les seuls Albanais et je renonçais à ma liberté, c'est-à-dire à la littérature. Ce fut le pire moment de ma vie. Je me sentais une responsabilité à l'égard de la littérature. La littérature tout court, pas celle du réalisme socialiste de l'Albanie. Je ne pouvais parler de cela à personne. De ce fait, les rares fois où j'ai été autorisé à venir en France, le séjour était à la fois très agréable et horrible. Je dois dire que les journalistes ont été très attentifs à ne pas me mettre en difficulté en me posant des questions sur la situation en Albanie. Les choses devenaient difficiles, cependant. Au comité central du Parti certains s'impatientaient, mais personne ne voulait trancher : comme dans toutes les dictatures, la décision appartenait au chef. Et le chef lui-même était embarrassé. Comme tous les tyrans, il rêvait de passer pour un grand intellectuel, lui qui avait fait ses études en France. C'était sa vanité à lui. Il avait le rêve secret d'être publié en France.

Certains Albanais vous ont d'ailleurs reproché plus tard d'être un protégé d'Enver Hodja...

Oh, bien sûr, j'étais protégé. Parfois les dictateurs veulent donner l'impression qu'ils sont des protecteurs des Arts. Mais contre qui les protègent-ils ? Contre les plus fidèles de leurs

Le dossier K.

28 janvier 1936. Naissance à Gjirokastër, dans le sud montagneux de l'Albanie.

1963. *Le Général de l'armée morte* suit un général italien collectant en Albanie les restes de ses compatriotes tués pendant la Seconde Guerre.

1970. *Chronique de pierre* – portrait de sa ville natale – et *Les Tambours de la pluie*, tableau d'une cité médiévale assiégée. Kadaré recourra souvent au subterfuge du récit historique pour contourner la censure.

1973. *L'Hiver de la grande solitude* évoque la rupture entre l'Albanie et l'URSS, allant et venant entre la vie quotidienne à Tirana et les intrigues de palais.

1978-1981. Il compose *Le Concert*, censuré jusqu'en 1988, qui aborde la rupture ultérieure du dictateur Enver Hodja avec Pékin, le dernier allié de l'Albanie.

1980. *Avril brisé*, sur fond de *kanun*, code d'honneur archaïque qui a toujours cours en Albanie.

1981. *Le Palais des rêves* : dans un empire imaginaire, une armée de fonctionnaires est chargée de collecter et d'archiver les rêves des habitants.

1989. *Le Dossier H* : Homère aurait-il compilé des récits albanais ? Deux chercheurs américains enquêtent.

1990. Kadaré s'installe en France.

1992. *La Pyramide*, parabole sur le totalitarisme, prend pour prétexte la construction de la pyramide de Khéops. Il se trouve que le mausolée d'Hodja, inauguré en 1988 à Tirana, est surnommé la Pyramide.

2008. *L'Accident*, dernier roman en date.

séides, c'est-à-dire contre eux-mêmes. Eh oui, Hodja m'a protégé d'Hodja, de lui-même, qui avait créé ce système terrible. Il a fait une exception pour satisfaire sa vanité. Moi je sais que je n'ai jamais fait de concessions sur le plan littéraire.

Pourtant vous avez confié un jour ne pas aimer votre livre *Les Noces*, parce que vous aviez d'une certaine façon accepté de vous autocensurer.

Ce livre, je l'ai écrit après l'interdiction du *Monstre*, qui était un ouvrage très courageux. C'était au moment de la révolution culturelle chinoise, une période noire pour l'Albanie, au cours de laquelle les écrivains étaient chassés des villes, comme en Chine. Je ne renie pas ce roman, il est d'ailleurs publié par Fayard. Ce n'était pas un mauvais livre, mais ce n'était pas ce que j'aurais dû écrire. Il n'avait pas l'atmosphère lourde de mes autres ouvrages, et il est vrai que c'est « officiellement » le pire d'entre eux, le plus socialiste, et même le plus « communiste », entre guillemets. Mais lisez-le, et vous verrez que je n'ai pas deux œuvres, l'une pour l'Albanie, l'autre pour l'Occident. En tout cas, après *Les Noces*, je me suis dit : « Plus jamais ça. J'écrirai désormais ce que je veux, comme je le veux. »

Vous parliez de la protection d'Enver Hodja, mais n'est-ce pas aussi votre renommée internationale qui vous a protégé ?

Bien sûr, mais cette renommée était, dans l'Albanie de cette époque-là, à double tranchant, comme je vous l'ai expliqué. Être un écrivain célèbre dans un pays stalinien signifie être doublement coupable : c'est aller contre le culte de la personnalité, la personnalité unique, mais aussi contre l'uniformisation qui va de pair avec le « socialisme réel ». Cependant, dans mon cas, c'était trop tard pour véritablement me sanctionner et me mettre en prison, la pression internationale aurait été trop forte. La seule solution aurait été un « accident » organisé. Beaucoup de mes amis français l'avaient compris et demandaient régulièrement de mes nouvelles lors des mondantités à l'ambassade d'Albanie. ■■■

Grand entretien

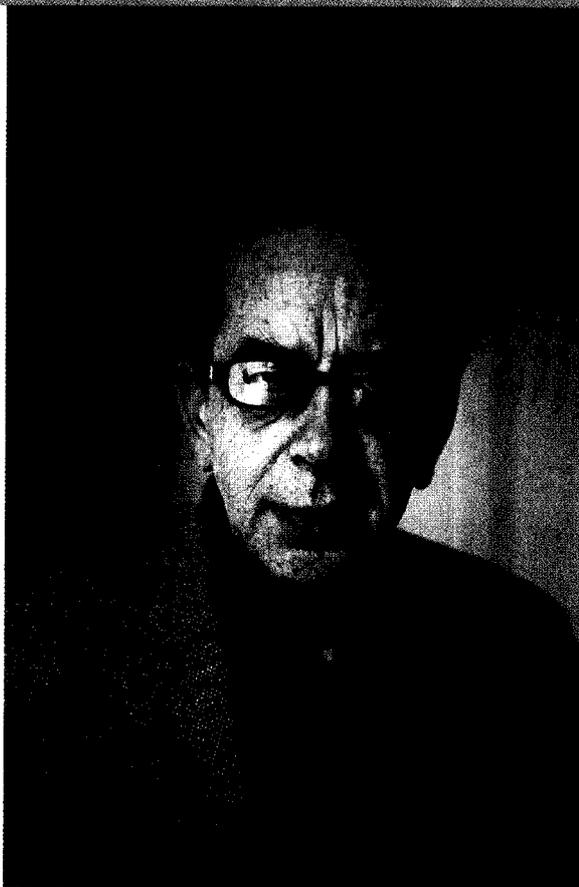
*** Une manière de faire passer le message comme quoi ils s'inquiétaient de mon sort. Et Bernard Pivot, au moment où je traversais de graves difficultés, a fait une émission au cours de laquelle il a déclaré: « Nous attendons Ismaïl Kadaré depuis des mois. Que se passe-t-il? Nous le voulons, lui et pas sa tête sur un plateau. » C'était la seule manière de m'éviter un mauvais coup.

Vous êtes très attaché à votre pays, au point que l'on vous a parfois reproché d'être nationaliste.

Non, je ne suis ni nationaliste ni chauvin. Mais comment, moi, écrivain albanais, aurais-je pu rester muet au moment des massacres au Kosovo, alors que la moitié des écrivains européens s'était manifestée? Je me souviens qu'un jour, lors d'une réunion d'écrivains, quelqu'un a réclamé l'arrêt des bombardements de l'Otan sur la Serbie. J'ai dit: « D'accord! Mais à une condition: que cessent les massacres au Kosovo, car ils sont encore plus horribles que les bombardements. » Quelqu'un m'a répondu: « Il n'y a pas de hiérarchie dans la mort. » J'ai rétorqué que si. Il est dix fois pire de mourir sous les bombes que dans un accident de voiture. Et il est encore cent fois pire de mourir assassiné à coups de couteau. J'ai été très heureux que le grand historien français Jean-Pierre Vernant, qui assistait à cette discussion, me soutienne.

Vous vous êtes beaucoup interrogé sur l'identité de votre pays. J'ai lu que vous auriez appelé à une conversion au catholicisme de l'Albanie (majoritairement musulmane) pour faciliter son adhésion à l'Europe...

Je n'ai pas dit ça, car je ne le pense pas. Il y a en Albanie des intellectuels qui disent: il faut reconnaître que l'identité de notre pays est mi-européenne mi-asiatique. Je trouve honteux de dire des choses pareilles. L'Albanie est un pays européen, géographiquement, historiquement. Elle a été occupée par l'Empire ottoman comme tous les Balkans. Alors pourquoi les autres ne disent-ils pas aussi qu'ils sont mi-européens mi-asiatiques? Beaucoup de peuples ont été occupés pendant une période par un autre peuple, mais aucun ne se glorifie d'avoir intégré certaines caractéristiques de l'identité de l'occupant. Sur ce point, je suis très clair: les musulmans albanais, les catholiques albanais et les orthodoxes albanais sont également européens. Un musulman albanais n'a rien de commun avec l'identité arabe ou turque sous prétexte



« Pour un écrivain d'un pays stalinien, être publié en Occident tenait presque de la réincarnation. »

ce diamant, sont inutiles. Inutiles comme la mort.

Votre comparaison avec un diamant rappelle que vous êtes aussi poète. Vous ne parlez pourtant jamais de poésie...

Il y a une raison à cela. La poésie, contrairement à ce qu'affirmaient les écrivains de l'ex-bloc de l'Est qui la présentaient comme l'avant-garde de la littérature, était la honte de la littérature. La partie la plus honteuse, la plus déclarative, la plus enthousiaste, la plus socialiste, la plus communiste, la plus idiote. Tous les pays communistes se vantaient de défendre la poésie, de tirer les recueils de poèmes à des centaines de milliers d'exemplaires et... mais je ne veux pas en parler, cela me dégoûte de tout ça. En fait, je pense que la poésie est le plus coupable des genres littéraires de l'ancien bloc communiste. C'était le plus agressif, le plus positif pour le système.

On parle souvent de vous pour le prix Nobel...

On a beaucoup parlé de moi, et on continue. Au fil des ans, je m'y suis habitué. Vous savez, nous sommes un certain nombre dans ce cas. Je suis plutôt en bonne compagnie. ❧

DERNIER ROMAN PARU

L'Accident, ISMAÏL KADARÉ, traduit de l'albanais par Tedi Papavrami, éd. Fayard, 260 p., 19 €.

Les fictions de Kadaré ont toutes été rééditées chez Fayard. Beaucoup de ses ouvrages sont disponibles en Livre de Poche ou en Folio.